

Puis, ce mariage... oh ! il m'a bien coûté, va... j'ai bien hésité...

O'était vrai, mais pour d'autres raisons que celles que pouvait supposer la Mariquita.

—Mais, poursuivit-il, c'était aussi mon avenir assuré, ma position définitivement acquise, mon faux nom, ma personnalité mensongère, légalement établis.

La Mariquita, pendant qu'il parlait, s'était calmée, radoucie.

—Oui, tu me croyais morte, tu passais pour vout, répétait-elle plus lentement... et je comprends, en effet, les nécessités de la situation.

Tu vois que je suis sage, raisonnable.

Si tu ne l'aimes pas tout est dit.

Me voilà vivante.

Reviens avec moi.

Je n'ai pas le droit d'être bien sévère... Pourvu que tu m'aimes, comme je t'aime, exclusivement ; pourvu que tu laisses cette femme de côté... Eh bien, je serai indulgente... et je te pardonnerai.

Elle s'avança vers le portrait et le considéra un instant.

—Pourtant, elle est bien jolie !

Il y eut un silence.

Elle revint vers Cuchillo.

—Que vas-tu faire ? lui demanda-t-elle. Je t'aime, moi. Tu es le seul homme que j'aie aimé... que j'aimerai jamais. Tu es marié... C'est tant pis... mais on n'y peut rien, et je suis moins jalouse d'une femme légitime, que je ne le serais d'une maîtresse...

—Mariquita... que veux-tu que je fasse ?

—Ce que j'ai fait avec mon mari !

Jamais je n'aurais consenti à redevenir sa femme, même pour une minute...

—Maria...

—Eh bien, fais-en autant... avec celle-là. Que tout soit fini entre vous !

—Mais c'est impossible... c'est... c'est ma femme, voyons... comprends...

—Tu peux la renvoyer à sa famille, sous un prétexte quelconque... Tu vois que je suis bonne fille... Ou venir vivre avec moi... Tu te tais !

Tu es marié ! dis-tu ?

Avec ça que cela empêche rien, et que cela gêne beaucoup les maris !...

Est-ce que je n'ai pas vu ces choses-là cent fois ?

Tout en parlant la Mariquita le dévorait des yeux.

Mais son visage avait changé d'expression.

Il n'était plus franc, sincère.

Il s'était comme recouvert d'un masque, et sa voix presque calme, presque naturelle, n'avait plus que de lointaines trépidations.

Cuchillo se laissa prendre à ce calme apparent, y puisa un peu plus de sang-froid et d'audace.

—Mariquita, lui dit-il, en lui prenant les mains avec tendresse, écoute-moi.

—Je t'écoute.

—La situation est cruelle, affreuse, pour nous deux ! Tu sais combien je t'aimais.

Tu sais combien j'aurai pour toi toujours l'affection la plus vive et la plus sincère...

Quand je t'ai cru morte, je t'ai vengée... oh ! bien atrocement.

Pendant que mon sang coulait sous le couteau... de... tu sais qui... j'étais heureux de le perdre, en pensant que c'était pour toi.

—Je n'en doute pas. Cuchillo.

—S'il ne s'agissait que de moi... je n'hésiterais pas... je ferais pour toi ce que tu désires... et ce serait avec une joie profonde !...

Mais il est une autre personne... innocente de tout... et qui a droit à ne pas être sacrifiée...

Cette personne, c'est la femme que j'ai épousée, me croyant libre, qui s'est donnée à moi, confiante, qui m'a remis son avenir, son honneur, son bonheur.

Ai-je le droit de la sacrifier, de la tuer ?... car elle en mourrait...

—Et moi ?

—Puis, que lui dirais-tu... que tu vis ?

Mais, alors, il faudrait lui livrer mon secret... lui apprendre ce qu'il y a de honte, de boue et de sang sur moi, forgé échappé du baignoire, meurtrier de mon frère, faussaire, revêtu d'un nom qui n'est pas le mien, voleur d'une fortune et d'un titre qui ne m'appartiennent pas !

Oh ! j'aimerais mieux la mort, mille morts, qu'une telle existence.

La Portena l'écoutait, maintenant, les yeux voilés par ses longues paupières brunes, où ses cils recourbés jetaient encore des ombres plus profondes.

—Elle t'aime ! dit-elle. Mais elle a une famille, une position dans la société, une fortune, et moi je n'ai plus rien, rien que toi ?

—C'est ce qui te trompe ! Elle est orpheline, elle est pauvre. Elle n'a que moi aussi. Et ta fille que tu oublies ! Quels exemples donner à cette enfant ?

—Tu l'adores ! interrompit la Portena du même ton.

—Mariquita, je te jure que tu occupes, que tu occuperas toujours, dans mon cœur, une place dont nul ne te chassera !

Oh ! je sais, à présent, tout ce que tu vaudras !

Je ne le savais pas !

Pourquoi n'ai-je pas appris plus tôt que tu vivais, quand il en était temps encore ?

Toi, vivante, je le jure, et tu dois me croire, je me serais conservé à toi, à toi seule, toujours !

Tiens, veux-tu rester mon amie, mon amie dévouée ? M'avoir pour ton plus vaillant et ton plus enthousiaste serviteur, défenseur, protecteur ?

Veux-tu que je sois ton frère ?...

Ma fortune, je la partagerai avec toi...

Tout ce que je pourrai te donner de moi, sans déshonorer, sans assassiner... des innocents, tu l'auras...

Je t'adorais, comme une fée bienveillante...

Mais pitié... pitié... pour elle !...

La créole se promenait, maintenant, d'un pas régulier, à travers la pièce, sans dire un mot, sans le regarder.

Elle s'arrêta encore devant le portrait, et le contempla attentivement.

Cuchillo s'était tû, haletant, déchiré, les yeux pleins de larmes.

Elle se retourna lentement vers lui.

—Tu pleures ! Pauvre ami ! lui dit-elle, avec un accent étrange.

Est-ce que je pleure, moi ?